CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, théâtre des Champs-Elysées, le 30 avril 2025. WEBER : Der Freischütz. C. Castronovo, G. Schulz, N. Hillebrand, K. Ketelsen… Orchestre de chambre de Postdam, Antonello Manacorda (direction)

Après un *Werther* poignant le mois dernier, le Théâtre des Champs-Élysées poursuit sa saison lyrique avec une version de concert de *Der Freischütz*, le chef-d'œuvre de Carl Maria von Weber. Sous la direction inspirée d'Antonello Manacorda, la Kammerakademie Potsdam et le RIAS Kammerchor de Berlin nous offrent une interprétation à la fois rigoureuse et passionnée, où la magie romantique de l'œuvre resplendit sans artifice.

Dès les premières mesures de l'ouverture, le chef franco-italien **Antonello Manacorda** – directeur artistique de la formation orchestrale brandebourgeoise depuis près de quinze ans – impose une lecture d'une finesse remarquable, alliant la clarté classique à l'expressivité fougueuse du romantisme

allemand. Les contrastes sont savoureux, les couleurs orchestrales éclatantes, et les silences, savamment ménagés, amplifient l'intensité dramatique. Les cors sonnent avec panache, les bois – notamment la clarinette, si chère à Weber – déploient des solos envoûtants, et les cordes, d'une précision absolue, tissent une trame sonore à la fois puissante et délicate. Quant au **RIAS Kammerchor**, comme à son habitude, il impressionne par sa discipline et sa palette expressive, des chœurs fantomatiques de la *Gorge-aux-Loups* aux éclats joyeux des scènes villageoises.

La distribution vocale, impeccable, porte haut les exigences de cette partition exigeante. Le ténor américain **Charles Castronovo**, en Max, séduit par son timbre chaleureux et sa ligne de chant élégante, particulièrement dans « *Durch die Wälder, durch die Auen* », où sa voix s'épanouit avec une grâce juvénile. Face à lui, **Kyle Ketelsen** incarne un Kaspar terrifiant, dont les graves obscurs et la présence scénique magnétisent, surtout dans son air « *Schweig! Schweig!* » – une prestation diaboliquement convaincante. Dans les rôles de Kuno et de l'Ermite, la voix sépulcrale de la basse coréenne **Jongmin Park** ne passe pas inaperçu, tandis que **Milan Siljanov** (Kilian), et **Levente Pall** (Ottokar) assurent avec *brio* leur partie respective. Côté féminin, **Golda Schultz** (Agathe) captive par la sensualité veloutée de son soprano et son art des nuances, notamment dans « *Leise, leise, fromme Weise* », où chaque note semble suspendue dans l'émotion. **Nikola Hillebrand**, en Ännchen espiègle, apporte une touche de légèreté avec son timbre cristallin et son phrasé pétillant, particulièrement réjouissant dans « *Einst träumte meiner sel'gen Base* ». Leur duo est un moment de pur bonheur, où leurs voix s'entrelacent avec une complicité touchante.

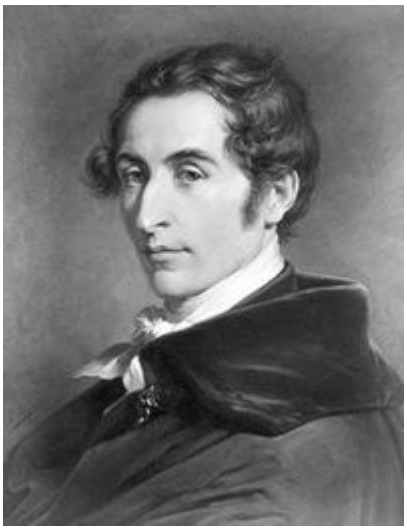
Certes, l'absence des dialogues parlés – traditionnels dans un *Singspiel,* et ici remplacés par une narratrice (l'actrice allemande **Johanna Wokalek**) qui bute par trop souvent sur notre langue (en plus de délivrer un texte par trop boursouflé et

ampoulé…) – peut dérouter et même agacer, mais la force de cette interprétation réside justement dans sa capacité à faire vivre l'opéra par la seule puissance de la musique. Entre frissons dramatiques, éclats lyriques et moments de tendresse, ce *Freischütz* en version de concert ne s'en impose pas moins comme une réussite éclatante, prouvant une fois encore le génie intemporel de Weber !

CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, théâtre des Champs-Elysées, le 30 avril 2025. WEBER : Der Freischütz. C. Castronovo, G. Schulz, N. Hillebrand, K. Ketelsen… Orchestre de chambre de Postdam, Antonello Manacorda (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

---

Der Freischütz de WEBER



France Musique, sam 9 nov 2019, 20h. WEBER : Freischütz. FREICHUTZ mi figue mi raisin… que pensez de cette production parisienne ? attendue mais au final séduisante qu'à moitié. Trop de videos… tue la mise en scène. Ce freischütz prend valeur d'exemple, ou plutôt de contre exemple à ne pas suivre. Le TCE accueillait à grands fracas Accentus, Insula Orchestra pour un spectacle qui revisitait le fantastique noir et terrifiant de Weber. Las, la compagnie 14:21 certes captive par des trouvailles visuelles parfois magiques, mais… laisse totalement le plateau en un vide dramatique… sidéral. Pas de direction d'acteurs, une prestation bancale qui ne présente guère de lecture scénographique pertinente sinon signifiante par son absence de jeu dramatique.

Tous les chanteurs évoluent comme s'il s'agissait d'un oratorio sans enjeu spatial ni scénique. La plupart chantent face public, sans mouvement ni intention expressive d'aucune sorte. Un exemple parmi d'autres : Agathe on le sait ne peut être sauvée que grâce à la couronne florale donnée par l'Ermite… les spectateurs cherchent toujours cet élément clé du salut… Il est vrai que plus rien n'a de valeur ni d'importance pour les nouveaux metteurs en scène. De la même façon, le présence si troublante et inquiétante de la forêt, profonde, mystérieuse, lieu des apparitions et des révélations (cf la gorge aux loups, théâtre dans le théâtre et écrin où paraît le diable) est écartée… exit la couleur et la poésie du monde des chasseurs, dans le mépris total de l'essence même du texte originel.

Diffusée sur les ondes radiophoniques, l'auditeur ne perd donc rien au change. Et peut donc se concentrer sur les voix et l'orchestre. Orchestralement parlant, on se délecte de la palette détaillée, des couleurs et des timbres précisément portés par le collectif Insula orchestra (dont un beau solo par l'altiste Adrien La Marca, stylé, racé, plien d'autorité

sombre et lumineuse à la fois).
Le Max du ténor français Stanislas de Barbeyrac reste propre mais sans relief, avec un timbre marqué par l'usure (déjà), souvent terne et sans brillance ; trop galant pour se personnage ardent, tendu voire halluciné. Même prestation un peu courte et trop légère pour l'Agathe de la soprano sud-africaine Johanni van Oostrum, qui manque d'épaisseur et de chair. Il en va tout autre de l'excellente soprano Chiara Skerath qui habite le personnahe de Ännchen avec une énergie éperdue, active, admirable. Même tempérament de braise pour le Kaspar de Vladimir Baykov, particulièrement engagé dans son fameux duo avec Max, quand il s'agit de fondre les fameuses balles… Rien à dire pour les autres solistes ; palmes spéciales pour l'Ottokar de Daniel Schumtzhard et l'Ermite de Christian Immler : voix puissantes et timbrées de rêve. Sans être inoubliable, cette lecture du Freischutz sait parfois convaincre.

France Musique, sam 9 nov 2019, 20h. WEBER : Freischütz

Carl Maria von Weber : Der Freischütz
Opéra en trois actes crée le 18 juin 1821 au Königliches Schauspielhaus de Berlin.
Concert donné le 19 octobre 2019 à 19h30 au Théâtre des Champs-Elysées à Paris /
Johann-Friedrich Kind, librettiste

Stanislas de Barbeyrac, ténor, Max
Johanni Van Oostrum, soprano, Agathe
Chiara Skerath, soprano, Ännchen
Vladimir Baykov, baryton-basse, Kaspar
Christian Immler, baryton, L'Ermite, Voix de Samiel
Thorsten Grümbel, basse, Kuno
Daniel Schmutzhard, baryton, Ottokar
Anas Séguin, baryton, Kilian
Clément Dazin, Samiel
Adrien La Marca, alto solo
Accentus dirigé par Frank Markowitsch

Insula Orchestra
Direction : Laurence Equilbey

Compte-rendu, opéra. Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 17 avril 2019. Weber : Der Freischütz. Patrick Lange / Jossi Wieler, Sergio Morabito

Compte-rendu, opéra. Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 17 avril 2019. Weber : Der Freischütz. Patrick Lange / Jossi Wieler, Sergio Morabito. Der Freischütz (1821). Il faut souvent aller en Allemagne pour découvrir la version originale avec dialogues parlés du **Freischütz de Weber** (voir notre présentation détaillée de l'ouvrage http://www.classiquenews.com/carl-maria-von-weber-der-freischtz-1821radio-classique-dimanche-27-janvier-2008-21h/) – notre pays préférant le plus souvent la version de Berlioz avec récitatifs et ajout d'un ballet (notamment à l'Opéra-Comique en 2011 ou à Nice en 2013). On ne peut donc que se réjouir de découvrir ce joyau de l'opéra romantique qui inspira autant Wagner que Berlioz, deux fervents défenseurs de Weber.



La directrice générale de l'**Opéra national du Rhin**, **Eva Kleinitz**, choisit de confier la mise en scène de cet ouvrage aux expérimentés, mais peu connus en France, **Jossi Wieler et Sergio Morabito**. Ils travaillent ensemble depuis 1994, à l'instar d'un autre couple célèbre, Patrice Caurier et Moshe Leiser. Il s'agit de leurs débuts dans notre pays pour une nouvelle production – les deux hommes s'étant réservés ces dernières années pour l'Opéra de Stuttgart, là même où ils ont fondé leur amitié avec Eva Kleinitz, et ce avant la nomination de Jossi Wieler au poste prestigieux de dramaturge de l'Opéra de Vienne. Très attendus, leurs premiers pas ne convainquent cependant qu'à moitié, tant leur transposition contemporaine manque de lisibilité : il faudra ainsi lire leurs intentions afin de saisir pleinement les idées développées sur scène.



Si nos bucherons sont ici grimés en guerriers, c’est que l’action est censée se passer après la guerre de Trente ans, d’où une scène initiale en forme de bizutage pour le malheureux Max, risée de ses camarades. Traumatisés par le conflit, l’ensemble des personnages est tombé dans une déprime qui explique autant leurs visions (décors déformés, couleurs bizarres, visions d’animaux) que leur débit robotique et sans âme dans les dialogues parlés : l’idée est intéressante mais trop ennuyeuse sur la durée au niveau théâtral. L’esthétique jeu vidéo, aux beaux décors inspirés d’**Alekos Hofstetter**, joue aussi sur cette distanciation utile pour quitter les rivages d’une intrigue naïve : fallait-il cependant choisir des costumes aussi laids avec leurs couleurs bleu et orange criardes ? Si l’utilisation de la vidéo avec deux écrans en avant et en arrière-scène modernise l’action par ses effets de perspective saisissants dans la Gorge-aux-Loups, on est moins

convaincu en revanche par l'ajout d'un drone, censé nous rappeler les dangers de la banalisation du recours à la robotisation à outrance : le lien avec les balles diaboliques est ténu, mais Morabito et Wieler osent tout pour dénoncer l'inhumanité des travers de nos sociétés modernes.

Face à cette mise en scène inégale, le plateau vocal réuni s'avère on ne peut plus satisfaisant en comparaison. Ainsi de la lumineuse **Lenneke Ruiten** (Agathe), à la petite voix idéale de fraicheur et de raffinement dans les nuances. Sa comparse **Josefin Feiler** (Aennchen) a davantage de caractère, brillant avec aisance dans les changements de registres. La déception vient du chant aux phrasés certes d'une belle noblesse de **Jussi Myllys** (Max), mais trop peu projeté dans le médium et l'aigu, avec un positionnement de voix instable dans les passages difficiles. Rien de tel pour **David Steffens** (Kaspar), le plus applaudi en fin de représentation, qui s'impose avec son chant vaillant à la diction assurée, le tout en un impact physique percutant. Si les seconds rôles sont tous parfaitement distribués, on notera la prestation frustrante de l'Ermite de **Roman Polisadov**, aux graves splendides de résonance, mais manifestement incapable d'éviter quelques décalages avec la fosse. **Le choeur de l'Opéra national du Rhin** livre quant à lui une prestation alliant engagement et précision de tous les instants, de quoi nous rappeler qu'il figure parmi les meilleurs de l'hexagone.

A la tête d'un **Orchestre symphonique de Mulhouse** en grande forme (à l'exception du pupitre perfectible des cors), **Patrick Lange** fait des débuts réussis ici, faisant l'étalage de sa grande classe dans l'étagement et la finesse des détails révélés, en une direction finalement très française d'esprit. Les tempi respirent harmonieusement, en des couleurs dignes d'un ancien élève de Claudio Abbado, même si on aimerait ici et là davantage d'électricité pour oublier l'élégance et plonger à plein dans le drame. C'est ce palier que doit encore franchir l'actuel chef principal de l'Opéra de Wiesbaden pour

rentrer dans le cercle très fermé des maestros d’exception.

Compte-rendu, opéra. Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 17 avril 2019. Weber : Der Freischütz. Lenneke Ruiten (Agathe), Josefin Feiler (Aennchen), Jussi Myllys (Max), David Steffens (Kaspar), Frank van Hove (Kuno), Jean-Christophe Fillol (Kilian), Ashley David Prewett (Ottokar), Roman Polisadov (L’Ermite). Orchestre symphonique de Mulhouse et chœurs de l’Opéra national du Rhin, direction musicale, Patrick Lange / mise en scène, Jossi Wieler, Sergio Morabito.
A l’affiche de l’Opéra national du Rhin, à Strasbourg jusqu’au 29 avril 2019 et à Mulhouse les 17 et 19 mai 2019.
Illustrations : © Klara Beck / Opéra National du Rhin 2019